

vous êtes maintenant dans votre propre maison ; mangez et reposez-vous, je reviendrai bientôt vous voir. » Ce palais, solidement construit, pouvait servir de forteresse ; il était si grand que les Espagnols s'y logèrent tous avec leurs alliés, les femmes et les hommes de service, ce qui portait à sept mille personnes environ la suite de Cortez. Le général prit aussitôt les mesures de précaution que lui suggérait la prudence ; il organisa les gardes, établit des sentinelles et plaça son artillerie de manière à pouvoir repousser un assaut le jour même de son installation. Ce mémorable événement eut lieu le 8 novembre 1519.

Les premiers jours se passèrent à recevoir et rendre les visites de Moctezuma. A leur première entrevue dans le palais d'Axayacatl, après que les Espagnols se furent reposés, Moctezuma fit asseoir Cortez à ses côtés, lui donna plusieurs objets fort riches en or, en argent, en plumes et plus de cinq mille vêtements en coton très fin, puis il lui dit :

— « Vaillant général, et vous, ses compagnons ! tous mes vassaux et courtisans sont témoins du plaisir que m'a procuré votre heureuse arrivée dans cette capitale ; si jusqu'à présent elle a paru me contrarier, c'était uniquement par condescendance pour mes sujets. Votre renommée a troublé leur esprit. On disait que vous étiez des dieux immortels, que vous veniez montés sur des animaux d'une grandeur et d'une férocité épouvantables, et que vous lanciez des rayons lumineux avec lesquels vous faisiez trembler la terre. D'autres disaient que vous étiez des monstres sortis du sein de l'océan ; que l'insatiable soif de l'or vous avait fait abandonner votre patrie ; que vous étiez très inclinés aux plaisirs, et si gloutons, qu'un des vôtres mangeait autant que dix des nôtres. Mais ces mensonges s'évanouissaient à mesure que l'on vous voyait de plus près. Nous savons maintenant que vous êtes mortels comme nous, quoique différents par la barbe et la couleur de la peau. Nous avons vu de nos propres yeux que vos animaux tant vantés ne sont autres que des bêtes plus grandes que les nôtres, et que vos foudres sont

tout simplement des tubes perfectionnés dont les balles font beaucoup de bruit et causent beaucoup de mal. Quant à vos qualités personnelles, nous savons de ceux qui vous ont fréquentés que vous êtes bons et généreux ; que vous souffrez avec patience les incommodités de la vie ; que vous n'agissez avec rigueur qu'envers ceux qui provoquent votre courroux par leurs hostilités, et que vous ne vous servez de vos armes que pour défendre vos personnes.

« Je ne doute pas que vous n'abandonniez également les fausses idées que vous ont fait concevoir de moi la flatterie de mes vassaux ou la malveillance de mes ennemis. Quelques-uns vous auront dit que j'étais un dieu prenant à ma volonté la figure d'un lion, d'un tigre ou de tout autre animal ; mais, ajouta-t-il, en se prenant la peau du bras, vous voyez que je suis de chair et d'os comme les autres mortels, quoique plus noble par ma naissance et plus puissant par ma dignité. Les gens de Cempoalla qui, protégés par vous, se sont soustraits à mon obéissance, ce dont ils seront bientôt punis, vous auront fait croire que les murs et les toits de mes palais sont d'or ; mais vos yeux peuvent les démentir. Ceci est un de mes palais, vous voyez que les murs sont de pierre et de chaux et que les toits sont en bois. Je ne nierai pas que mes richesses soient grandes ; mais les exagérations de mes sujets les font plus grandes encore. Quelques-uns se seront plaints de ma tyrannie et de ma cruauté ; mais ils donnent ces noms à l'usage légitime de l'autorité suprême et à la sévérité de la justice.

« Laissons donc réciproquement de côté nos fâcheuses impressions produites par de faux renseignements ; j'accepte l'ambassade du grand monarque qui vous envoie, j'apprécie son amitié et je soumets à son obéissance tout mon royaume, attendu que les signes que nous avons observés dans le ciel et ce que nous voyons en vous nous indiquent que le temps est arrivé où doivent se vérifier les oracles de nos ancêtres. En effet, ces oracles nous apprennent qu'il devait venir de l'Orient des hommes différents des nôtres qui deviendraient

les maîtres de tous ces pays; il n'y a pas longtemps que nos ancêtres arrivèrent ici des régions septentrionales, et nous n'avons gouverné jusqu'à présent ces populations qu'à titre de lieutenant de Quetzalcoatl notre dieu et légitime seigneur. »

Cortez le remercia de toutes les bonnes choses qu'il venait de lui dire, et de ce qu'il avait fait pour les Espagnols; il exalta la puissance du roi d'Espagne, puis il ajouta que le but de son ambassade n'était point d'enlever aux Mexicains ce qu'ils possédaient, mais de les instruire de la vraie religion et leur communiquer des conseils utiles pour le bien des peuples. Moctezuma se fit présenter les officiers et, de retour dans son palais, il leur envoya des cadeaux fort riches à chacun. Ces commencements, favorables au maintien des bonnes relations, ne pouvaient durer longtemps, la situation des Espagnols était trop critique au milieu d'une ville aussi peuplée et d'une population aussi hostile, pour qu'il en fût autrement. L'armée mexicaine se renforçait tous les jours dans les environs de la capitale et pouvait écraser d'un moment à l'autre les alliés casernés dans le palais d'Axayacatl.

On n'a pas oublié que Mexico, bâtie sur une île du lac de Texcoco, s'était considérablement agrandie; trois grandes chaussées et trois petites la reliaient alors à la terre ferme. L'une au sud, longue de dix kilomètres conduisait à Ixtapalapan; une autre de trois kilomètres, aboutissait à l'ouest, à Tlacopan; la dernière, au nord, conduisait à Tepeyaca, aujourd'hui Guadalupe. Les trois petites, assez larges pour laisser passer dix hommes de front à cheval, complétaient les moyens de communication nécessaires pour une aussi grande cité. Aux quatre quartiers qui partageaient la ville, Axayacatl avait ajouté Tlatelolco qui en formait un cinquième au nord-ouest. Les rues principales, coupées à angles droits, étaient fort larges, comme je l'ai déjà dit. Les temples et les palais étaient si nombreux et si grandioses, les maisons des grands feudataires, obligés de résider à

Mexico, étaient si vastes et si solides, que tous ces édifices avec leurs terrasses, leurs tours et leurs belvédères faisaient de la capitale une agglomération de forteresses imposantes, formidables et gracieuses tout à la fois.

Cortez ne se dissimulant pas le péril de sa position voulut en sortir au plus tôt. Pour se rendre compte de la ville, au point de vue stratégique, il pria Moctezuma de lui montrer les principaux monuments de la ville. Le roi, sans méfiance, conduisit les Espagnols au grand temple qui dominait la capitale et la plaine environnante. Cette visite leur inspira un sentiment d'horreur contre le culte et les sacrifices des Mexicains. Cortez en fit la remarque à Moctezuma qui répondit en homme outragé dans ses convictions religieuses. Sa réponse blessa le général et lui fit craindre un changement dans l'esprit du souverain. Ne se croyant plus en sûreté dans Mexico, il résolut de s'emparer de la personne du roi pour s'en faire un otage. Néanmoins, afin de ne pas être accusé d'ingratitude, il prit pour prétexte les événements de Vera-Cruz qu'il avait appris à Cholula. Ce projet audacieux le tint éveillé toute la nuit. Tandis qu'il se promenait en songeant aux moyens de l'exécuter, une sentinelle lui fit remarquer une porte récemment bouchée par des planches ou des pierres. Il se la fit ouvrir et découvrit dans une grande salle une multitude d'idoles, des vases, bijoux et bijoux en or, en argent, des tapis, des étoffes et des tableaux en plumes fines, des toiles de coton, différents objets donnés par les provinces tributaires, en un mot tout l'ancien trésor d'Axayacatl. Il examina longtemps avec étonnement ces immenses richesses, puis il fit reboucher la porte.

Le lendemain matin, il rassembla ses officiers, leur raconta l'attentat contre les Totonagues par les Mexicains, la mort d'Ascalante et des Espagnols, il exagéra les dangers qui les menaçaient, fit ressortir la nécessité de protéger leurs alliés et leur persuada qu'il fallait faire prisonnier le roi pour se prémunir contre les mauvaises dispositions des Mexicains. Son avis, d'abord combattu comme étant irréa-

lisible, fut enfin adopté. Pour exécuter un pareil projet, Cortez mit sous les armes toutes ses troupes et les distribua dans les endroits qu'il jugea opportun d'occuper; ensuite, il ordonna à cinq de ses officiers et vingt-cinq soldats sur lesquels il pouvait compter, de se rendre deux à deux au palais du roi, de manière à n'y arriver en même temps que par hasard; il s'y rendit lui-même de son côté, seul avec Marina, et fut reçu avec beaucoup de cordialité. Moctezuma lui fit quelques présents en or et lui offrit même une de ses filles en mariage.

Cortez le remercia, en lui disant qu'il s'était marié à Cuba, que sa religion lui défendait d'avoir plusieurs femmes, et, voyant que la conversation l'éloignait de son but, il l'interrompit adroitement pour reprocher au souverain la conduite de son vassal, le cacique de Nauhtlan, contre les Totonagues et les Espagnols de Vera-Cruz.

— « Ce sont les Tlaxcaltèques, mes ennemis, qui m'accusent de cette guerre, répondit Moctezuma; Quauhpopoca l'a faite sans mes ordres et contre ma volonté, et, pour vous prouver la vérité de ce que j'avance, je vais le faire venir et le remettre entre vos mains. »

L'ordre, en effet, fut donné immédiatement d'amener prisonnier à Mexico le gouverneur de Nauhtlan.

— « Que puis-je faire de plus, ajouta le roi, pour vous assurer de ma sincérité? »

Cortez n'était pas homme à s'arrêter en chemin, encore moins à perdre les avantages que sa résolution lui faisait gagner sur l'esprit de Moctezuma. Il lui fit donc comprendre qu'il désirait le voir venir habiter avec lui le palais d'Axayacatl pour couper court à tous les motifs de méfiance que leur avait suggérés la conduite de Quauhpopoca. Malgré l'habileté avec laquelle le général cachait ses injurieuses prétentions, Moctezuma en comprit de suite la portée.

— « Depuis quand, lui dit-il, avec une indignation qui ne se contenait plus, depuis quand les rois se laissent-ils faire prisonniers? »

Un dialogue très vif du côté du souverain, très mesuré du côté de Cortez s'ensuivit. — « Enfin, lui dit le général, ne serez-vous pas dans votre propre palais, en étant dans celui d'Axayacatl? Si vos vassaux entreprenaient quelque chose contre vous ou contre nous, n'avons-nous pas du courage, des bras forts et de bonnes armes pour réprimer leur témérité? Pour le reste, je vous donne ma parole que vous serez autant honoré, aussi bien servi par nous que par vos propres vassaux. »

Juan Velazquez de Leon, voyant que la conversation traînait en longueur, s'écria en colère qu'il fallait en finir et emmener le roi mort ou vif. Moctezuma, se doutant de ce que disait et voulait l'impétueux capitaine, dit à Marina de lui répéter « ce que venait de dire l'étranger furieux. »

— « Seigneur, répondit-elle avec douceur, étant votre sujette je désire votre bonheur, étant la confidente de ces hommes je connais leurs secrets et leurs sentiments. Si vous daignez faire ce qu'ils vous demandent, vous serez traité par eux avec tout l'honneur, le respect et la distinction que l'on doit à votre royale personne; mais, si vous persistez dans votre résistance, votre vie est en danger. »

Ce malheureux monarque, dominé par une crainte superstitieuse depuis le débarquement des Espagnols, devenait chaque jour de plus en plus pusillanime; craignant d'être tué avant l'arrivée de ses gardes, il céda en disant :

— « Je veux bien me fier à vous; marchons, puisque les dieux le veulent ainsi. »

Il fit aussitôt venir son palanquin et dit à ses courtisans de faire savoir au peuple qu'il avait spontanément et librement résolu de transporter pour quelques jours sa résidence au milieu des Espagnols, et proclama la peine de mort contre tous ceux qui s'opposeraient à ses desseins ou troubleraient la tranquillité publique. La foule, un moment alarmée et prête à se révolter, finit par se calmer et s'émerveiller de voir le souverain, autrefois si rempli d'orgueil, se laisser conduire prisonnier par quelques aventuriers, car

personne ne fut trompé sur la signification que devait avoir la résidence de Moctezuma parmi les étrangers.

Arrivé au palais, il lui fut permis de choisir l'appartement qui lui convenait le mieux, de le faire arranger et meubler comme il l'entendait; on le laissa jouir d'une parfaite liberté pour donner ses audiences et gouverner comme à l'ordinaire; les nobles et ses serviteurs le servirent avec la même diligence et la même fidélité qu'avant son internement. Cortez redoubla de vigilance pour maintenir la sécurité de ses troupes; il augmenta les gardes et les sentinelles et recommanda à ses alliés, comme aux Espagnols, de traiter et servir Moctezuma avec tout le respect dû à la majesté royale; un jour il fit battre de verges un de ses soldats qui n'avait pas répondu assez poliment au roi, et l'aurait fait pendre sans l'intervention généreuse de Moctezuma. Lui-même se montrait très obséquieux envers son prisonnier et lui prodiguait les marques de la plus vive sollicitude; il cherchait sans cesse les moyens de le distraire et de lui rendre agréable son nouveau séjour; tantôt il le pria d'assister aux exercices militaires, tantôt il faisait jouer ses soldats en sa présence. Le souverain paraissait touché de ses procédés; il demandait parfois à jouer au *badoque* avec Cortez et Alvarado, et perdait volontiers pour exercer sa libéralité à leur égard.

On pourrait dire que dans Cortez il y avait trois hommes : le héros, le chrétien tel que l'étaient les chefs croisés, et l'aventurier; ces trois hommes se révèlent constamment et quelquefois par des excès ou des actes peu délicats. En voyant la prodigalité avec laquelle Moctezuma gaspillait ses richesses, Cortez lui dit un jour que ses soldats avaient pris du trésor d'Axayacatl plusieurs objets d'or et qu'il avait ordonné que ces objets fussent immédiatement restitués.

— « Pourvu qu'ils ne touchent pas aux idoles ni aux objets destinés au culte, répondit le souverain, ils peuvent emporter tout ce qui leur plaira. »

Les Espagnols profitèrent de cette permission pour pren-

dre un millier de vêtements de coton et de l'ambre liquide. Cortez en fit mettre plusieurs en prison pour avoir abusé de la générosité du roi; mais ils furent bientôt relâchés par ordre de Moctezuma. Le général reçut en don une fille de son royal prisonnier; elle fut instruite dans le catholicisme et baptisée sans opposition de la part de son père, puis épousée par Cristobal Olid. Cortez permit à Moctezuma de sortir quand il voudrait, soit pour aller au temple ou bien au parc de Chapultepec, soit pour chasser ou se divertir dans ses maisons de plaisance. Moctezuma profita de cette liberté et sortait fréquemment, mais toujours accompagné d'Espagnols et de Tlaxcalteques, et rentrait chaque soir dans son palais d'Axayacatl.

Quinze jours environ après l'emprisonnement du roi, Quauhpopoca, son fils et quinze nobles, complices de la guerre qui avait coûté la vie au capitaine Escalante, arrivèrent à Mexico. Moctezuma leur reprocha leur attentat et leur dit qu'ils seraient châtiés comme traîtres à leur souverain. Le malheureux cacique voulut se disculper, mais le roi ne lui en donna pas le temps et le fit remettre entre les mains de Cortez avec les autres inculpés. Dans leurs interrogatoires, ils affirmèrent n'avoir agi que par les ordres du souverain; le général fit semblant de ne pas les croire et les condamna à être brûlés vivants, en face du palais royal; puis il se rendit auprès de Moctezuma avec un soldat portant des chaînes de fer et lui dit :

— « Les coupables ont été interrogés et vous accusez de la mort de mes compagnons. Je les ai condamnés au supplice qu'ils méritent et que vous méritez aussi; je veux pourtant vous faire grâce de la vie en reconnaissance des sentiments que vous nous avez manifestés et des bienfaits que nous avons reçus de vous; néanmoins je ne puis vous affranchir d'une partie du châtement encouru par votre duplicité. »

Après ces paroles, il sortit ordonnant au soldat de mettre les fers aux pieds du roi. Moctezuma, foudroyé par cet ou-

trage contre sa personne, perdit connaissance. Il est incontestable qu'il était l'auteur ou l'instigateur de tous les attentats commis contre les Espagnols ; mais ne lui était-il pas permis d'employer tous les moyens possibles pour se débarrasser des conquérants qui venaient le déposséder de ses trésors, de sa couronne, et qui employaient, aussi bien que lui, la ruse et la force pour arriver à leur but ? Pourquoi brûler le gouverneur de Nauhtlan et ses compagnons, s'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres de Moctezuma ? Pourquoi outrager d'une manière indigne le souverain qui comblait les Espagnols de bienfaits, s'il n'était pas l'auteur de la guerre de Nauhtlan ? La rigueur de Cortez, à l'égard de Cholula, pouvait être en quelque sorte justifiée, mais sa conduite envers Moctezuma et Quauhpopoca semble injustifiable, en dépit de la situation critique dans laquelle se trouvaient les conquérants à cette époque.

Quoi qu'il en soit, Cortez défendit aux gardes de laisser entrer aucun Mexicain auprès du roi et donna des ordres pour que Quauhpopoca, son fils et les quinze nobles fussent conduits au supplice. Le bûcher fut construit avec les arcs, les flèches et les lances qui se trouvaient dans l'arsenal du palais, — ces armes inquiétaient le général ; — les victimes protestèrent de leur innocence jusque sur le bûcher. Le feu les consuma bientôt en présence d'une foule considérable qui n'empêcha pas cette horrible cruauté, pensant qu'elle était ordonnée par le souverain.

Après cette exécution, Cortez se rendit auprès de Moctezuma et lui fit enlever les fers des pieds. Celui-ci éprouva tant de joie, en voyant qu'on ne voulait pas attenter à sa vie, qu'il embrassa le général avec effusion, oublia l'ignominie qu'il venait de lui infliger et lui montra toute sa gratitude comme si Cortez venait de lui sauver l'existence. Le roi sentait son avilissement et craignait que le peuple ne finît par lui en faire un crime ; aussi, refusa-t-il la liberté que le général lui offrit en ce moment ; il préféra rester avec les Espagnols. Il est probable que l'offre de lui rendre la liberté

était dérisoire, et que Cortez l'aurait adroitement retirée si elle avait été acceptée, car il n'ignorait pas, grâce à Marina et aux Tlaxcaltèques, l'orage qui le menaçait.

En effet, le supplice de Quauhpopoca avait révolté la noblesse. L'empereur d'Acolhuacan, honteux de voir la déchéance de son oncle, lui fit dire de ne pas se rendre ainsi l'esclave de ces quelques étrangers, et voyant que ses conseils n'étaient pas écoutés, il résolut de faire la guerre aux Espagnols. Il réunit ses conseillers à Texcoco et, après des avis donnés pour et contre ce projet, il fut décidé que l'on prendrait immédiatement des mesures pour massacrer les conquérants. Ces mesures ne furent pas assez secrètes pour que Cortez et Moctezuma n'en fussent pas bientôt avertis. Le général se rappelant que les entreprises téméraires lui réussissaient très bien voulut marcher sur Texcoco, mais le roi l'en ayant dissuadé, il se contenta d'envoyer, par deux fois, une ambassade qui fut reçue avec beaucoup de hauteur. Cortez s'en plaignit amèrement à Moctezuma qui fit prier son neveu de venir à Mexico pour arranger ce différent. Cacamatzin lui fit répondre qu'il était indigné qu'après tant d'infamies, déjà supportées si honteusement, il restait si peu d'honneur à son oncle pour ne pas rougir d'être l'esclave de quatre misérables qui l'outrageaient dans tout ce qu'il avait de plus sacré : « Vous ne me verrez à Mexico, ajoutait-il, que l'épée à la main pour effacer avec le sang espagnol l'opprobre des Mexicains. »

Moctezuma, consterné par cette réponse et craignant d'être la victime de ce conflit, résolut de se sauver la vie par la trahison. Sachant que Cacamatzin se trouvait en ce moment au palais qu'il avait sur les bords du lac de Texcoco, il fit poster des hommes armés sur le canal qui reliait le palais au lac, et, pendant l'obscurité de la nuit, ces hommes se saisirent de l'empereur, le lièrent solidement, l'emmenèrent dans un canot et le remirent à Cortez par ordre du roi. Ce général, qui commençait à montrer peu de respect pour les souverains du Mexique, le fit mettre en prison sous bonne garde.

Moctezuma fit passer la couronne d'Acolhuacan sur la tête du prince Cuicuitzcatzin, au détriment de Coanacatzin et d'Ixtlilxochitl qui avaient plus de droits au trône que ce jeune prince réfugié à Mexico depuis longtemps. Il est étrange que Cortez n'insista pas pour la faire donner à son allié Ixtlilxochitl; peut-être le roi se refusa-t-il d'une manière absolue à donner une si grande autorité à ce prince qui s'était toujours montré son ennemi le plus acharné.

Cuicuitzcatzin, reconnu par la noblesse texcocaña empereur des Chichimèques, partit pour sa capitale, accompagné d'un nombreux cortège de nobles mexicains et texcocaños. A Texcoco il fut reçu avec toute la solennité accoutumée dans ces sortes d'occasion. Cacamatzin se livra dans sa prison à la douleur bien naturelle d'un souverain de vingt-cinq ans qui se voit dépossédé du trône et incarcéré par l'homme qu'il voulait délivrer. Cortez, non content d'avoir sous les verroux les deux plus puissants monarques de l'Anahuac, s'empara, on ne sait ni comment ni sous quel prétexte, du roi de Tlacopan, des seigneurs d'Ixtapalapan et de Coyohuacan, frères de Moctezuma, de deux fils du roi, du seigneur de Tlatelolco et du grand-prêtre de Mexico. Ces différents coups de filet ne lui suffirent pas, il voulut faire reconnaître les Mexicains sujets du roi d'Espagne, comme descendant de Quetzalcoatl.

Moctezuma, qui n'avait pas le courage de refuser quoi que ce soit à son géolier, assembla la noblesse, lui rappela l'antique tradition sur la cession de l'empire mexicain aux descendants de Quetzalcoatl, les phénomènes et les oracles interprétés par les prêtres comme signes précurseurs de l'arrivée du temps prédit par la tradition, raconta l'histoire de sa sœur Papantzin, fit remarquer que les événements actuels étaient prévus, et que les Espagnols réalisaient les prophéties dont l'accomplissement avait lieu.

En entendant ces paroles toute l'assemblée éclata en sanglots.

— « Seigneur! dit au roi le plus ancien des assistants,

puisque le temps est arrivé de voir accomplir les anciens oracles, puisque les dieux désirent et que vous nous ordonnez de devenir les sujets d'un autre seigneur, nous n'avons plus qu'à nous soumettre aux dispositions souveraines du ciel formulées par vos lèvres. »

Cortez remercia Moctezuma et l'assemblée de leur prompt soumission; il ajouta que son souverain n'avait nullement l'intention d'enlever la couronne au roi de Mexico, mais seulement de faire reconnaître sa toute-puissance sur ce royaume, et que Moctezuma continuerait à régner et à gouverner comme avant. Puis il fit prendre acte de la déclaration de l'assemblée, présidée par son souverain, reconnaissant le roi d'Espagne maître suprême du Mexique. Cette reconnaissance, à l'instigation de Cortez, fut suivie d'un tribut payé pour manifester le vasselage de l'empire vis-à-vis de la couronne d'Espagne. A titre de tribut, Moctezuma donna généreusement le trésor d'Axayacatl. Ce trésor était si considérable qu'après avoir fait la part de la couronne, estimée à plus de cent mille ducats, celle qui revenait à Cortez lui permit de payer toutes ses dettes contractées à Cuba pour l'organisation de son armée; le général récompensa largement ses compagnons, fit des dons importants à sa famille et garda des valeurs en or et en argent suffisantes pour l'entretien de ses troupes et des dépenses qu'il pourrait faire dans l'avenir.

Arrivés à l'apogée de leurs exigences et de leur triomphe fabuleux, les Espagnols devaient s'attendre à des revers. La fortune ayant en ce bas monde des limites et des lois d'équilibre auxquels les humains ne sauraient se soustraire, les conquérants s'aperçurent bientôt que les plus beaux succès sont fréquemment suivis de désastres. La noblesse mexicaine voyant son souverain avili, l'empereur d'Acolhuacan, d'autres grands seigneurs emprisonnés et la nation sujette d'un monarque étranger qu'elle ne connaissait pas, commença par murmurer, puis à se rassembler, à parler de liberté et finalement à lever des troupes pour délivrer le pays

de cette ignominieuse oppression. Les nobles reprochèrent à Moctezuma sa conduite et sa lâcheté, les prêtres lui représentèrent les dieux en courroux contre lui et résolus à le châtier, tous l'intimidèrent pour l'engager à se débarrasser des Espagnols.

Ému de ces représentations, honteux de sa couardise, attendri par le sort de son neveu Cacamatzin qu'il aimait tendrement, et celui de ses frères et de ses compagnons de captivité, Moctezuma se décida, non pas à faire massacrer les Espagnols comme on le lui conseillait, mais à les prier de s'en aller. Il fit venir Cortez, le reçut moins amicalement que de coutume et, lui récapitulant tout ce qu'il avait fait pour lui, ce qu'il avait souffert pour lui être agréable, il lui avoua que ses dieux le menaçaient de leur colère et ses vassaux de leurs vengeances, si les Espagnols ne retournaient pas dans leur patrie.

Quoique très ennuyé d'une telle ouverture, Cortez fit bonne contenance et répondit qu'il partirait tout de suite s'il en avait les moyens; mais, qu'ayant brûlé ses vaisseaux, il lui fallait du temps pour en construire d'autres. Moctezuma, heureux de la promptitude avec laquelle le général paraissait céder à ses désirs, l'embrassa, lui dit qu'il ne fallait pas presser son départ et qu'il allait donner des ordres pour couper près de Chiahuitzlan — ville située dans les environs de la Villarica de Vera-Cruz, — le bois nécessaire à la construction des navires et le faire transporter à Vera-Cruz. Ces ordres furent aussitôt donnés, et Cortez envoya quelques Espagnols pour diriger la coupe des bois.

Huit jours après avoir pris cette décision, Moctezuma fit appeler de nouveau le général et lui dit qu'il était inutile de faire construire des navires parce qu'il venait d'en arriver dix-huit à Vera-Cruz, semblables à ceux qu'il avait brûlés. Cortez, croyant que ces vaisseaux lui amenaient des renforts, répondit que si ces bâtiments allaient à Cuba, il en profiterait pour s'en retourner; mais, dans le cas contraire, il faudrait continuer les préparatifs pour la construction des

navires projetés. Peu de jours après, il reçut des lettres de Gonzalo de Sandoval, resté à Vera-Cruz, qui lui disait que la flotte, composée de onze navires et de sept brigantins, amenait quatre-vingt-cinq chevaux, huit cents hommes d'infanterie, cinq cents marins, douze pièces d'artillerie et d'abondantes munitions de guerre; elle était sous les ordres de Pamfilo Narvaez, envoyé par le gouverneur de Cuba contre Cortez, comme vassal rebelle et traître à son souverain.

Le général dissimula cette terrible nouvelle à Moctezuma, comme à ses compagnons, jusqu'à ce qu'il eût disposé ces derniers à seconder ses projets. Menacé d'un côté par les Mexicains, s'il restait dans la capitale, d'un autre côté, voyant arriver, pour l'attaquer, une armée supérieure à la sienne et composée de ses propres compatriotes, il fit briller dans cette circonstance des plus critiques toute l'énergie et l'habileté de son caractère. Il chercha d'abord, par des lettres, à faire passer Narvaez du parti de Velasquez de Leon au sien. Mais Narvaez, très bien accueilli des Totonagues, qui, le sachant du même pays que Cortez, le croyaient son ami, faisait tout ce qu'il pouvait pour détacher les Totonagues et Moctezuma de Cortez et de ses compagnons; il ne tint aucun compte des lettres du général, il envoya la promesse au roi de châtier la témérité de ceux qui l'avaient emprisonné et de lui rendre la liberté. Moctezuma, pareillement abusé sur les nouveaux arrivés, leur avait fait porter de riches présents et donné des ordres pour qu'ils fussent bien traités. En apprenant la rivalité des deux généraux, il aurait pu profiter de cette discorde pour les anéantir tous les deux avec leurs compagnons. Loin de là; lorsqu'il apprit que Cortez voulait marcher contre Narvaez, il en éprouva du chagrin, à cause des dangers que devait courir son geôlier, en présence d'une armée supérieure à la sienne; il avait fini par aimer sincèrement le général et lui offrit de lever immédiatement des troupes pour l'aider à combattre son rival.

Cortez se méfiait trop des Mexicains pour accepter l'offre

faite par leur roi ; il la refusa. Ses avances pacifiques n'ayant servi qu'à lui attirer des humiliations de la part de Narvaez, il se décida à se mesurer avec lui. Il pria le sénat de Tlaxcala de mettre à sa disposition quatre mille bons guerriers ; il envoya Tobilla, simple soldat, mais homme de guerre très intelligent, à Chinantla, pour obtenir deux mille hommes de cette belliqueuse province, avec ordre d'en faire armer trois cents de fortes lances capables de résister aux cavaliers de Narvaez ; il laissa cent cinquante soldats espagnols à Mexico, sous le commandement de Pedro Alvarado, en le priant d'avoir tout le respect et tous les égards possibles pour le roi et de vivre en bonne harmonie avec les Mexicains. Il recommanda ses compagnons à Moctezuma, qui lui promit de les protéger, et lui donna des vivres et des hommes de charge pour le transport des bagages.

Ces préparatifs terminés, Cortez se mit en route, au commencement du mois de mai 1520, avec soixante et dix Espagnols. En passant par Cholula, il réunit son détachement à celui du capitaine Velazquez ; il reçut des vivres, mais non des troupes de Tlaxcala ; les soldats tlaxcaltèques ne voulaient pas se battre si loin de leur république. Avant d'arriver à Cempoalla, il fut rejoint par Tobilla et ses trois cents lanciers chinantèques ; plus loin, il rencontra Sandoval et soixante et dix soldats de Vera-Cruz qui venaient renforcer son petit corps d'armée. Enfin, dans la nuit du 26 au 27 mai, Cortez entra dans Cempoalla avec deux cent cinquante des siens ; il n'avait ni chevaux ni d'autres armes que des lances, des épées et des poignards.

Arrivé sans bruit au grand temple où logeaient Narvaez et tous ses compagnons, il le prit d'assaut avec tant d'impétuosité, qu'avant le jour, il était maître de tous ses ennemis, de leurs généraux, de leurs chevaux, de leur artillerie et de leurs armes. Cet heureux coup de main ne coûta la vie qu'à dix-neuf soldats, mais beaucoup furent blessés de part et d'autre. Cortez se fit alors reconnaître capitaine général et magistrat suprême ; il emprisonna dans la forteresse de Vera-

Cruz Narvaez et Salvatierra, ses deux mortels ennemis. Au lever du jour, le dimanche de la Pentecôte, 27 mai, les deux mille Chinantèques arrivèrent et ne furent que témoins de ce singulier triomphe, dû surtout au courage héroïque de Sandoval qui monta au sommet du temple, au milieu d'une pluie de traits et de balles, attaqua Narvaez qui s'était fortifié en cet endroit et le fit prisonnier.

Cortez enleva les voiles, le gouvernail et les boussoles de tous les navires, afin qu'on ne pût s'en servir pendant son absence. Il avait alors à sa disposition dix-huit bâtiments, près de deux mille Espagnols, une centaine de chevaux et de grands approvisionnements. Il préparait une excursion sur les côtes, lorsque lui parvinrent de Mexico des nouvelles qui changèrent ses projets et le firent retourner précipitamment dans la capitale.

Tandis que ces événements se passaient, la fête de Huitzilopochtli, qui se célébrait dans le mois de *toxacatl*, commençait, cette année, le 13 mai. Pendant cette fête, la plus solennelle de toutes, il y avait des danses religieuses ou nationales dans lesquelles le roi, la noblesse, les prêtres et le peuple dansaient. Alvarado fut prié de laisser Moctezuma aller au grand temple dédié à Huitzilopochtli. Soit pour obéir à des ordres de Cortez, soit de crainte que les Mexicains, ayant avec eux leur roi, ne machinassent quelque complot contre les Espagnols, Alvarado déclara que les danses auraient lieu dans la cour du palais d'Axayacatl. Le jour de la fête, des nobles, dont le nombre est porté de six cents à deux mille par les historiens, vinrent dans la cour chanter et danser au son des instruments de musique. Alvarado fit occuper les portes par des soldats armés, et, lorsqu'il vit les Mexicains fatigués de leurs exercices chorégraphiques, il les fit massacrer, puis dépouiller de leurs riches vêtements.

Le souvenir de cette horrible tragédie, une de celles qui souleva le plus l'indignation du peuple mexicain, se perpétua longtemps après la conquête dans des plaintes et des élégies composées sur ce sujet. Certains historiens attri-